

Lettre de Tirana

Comment peut-on être Albanais ?



Une rue de Tirana. Les voitures on plus, cela pourrait être n'importe où. Malgré cela, les photographies sont pratiquement interdites.

L'Albanie, c'est à peine grand comme une province française et ça ose parler d'égal à égal avec les géants soviétiques et chinois. C'est à peine à trois heures de vol de Paris, et c'est aussi méconnu que l'Amazonie. On l'imagine volontiers arriérée et stakhanoviste à la fois.

Repliée sur elle-même, la République populaire socialiste d'Albanie donne prise à une imagerie contrastée. Comment peut-on être Albanais, dirait Voltaire en ce siècle ?

Bien sûr, il y a la dictature du prolétariat. L'idéologie du travail est présente partout : dans les écoles, sur les panneaux de propagande au bord des rues et des routes, sur les « tableaux d'honneur » des ateliers. Sous son impulsion, les forces productrices se sont mobilisées pour réaliser, sans moyens techniques, des travaux comme la construction du chemin de fer ou le défrichement des terres.

Cependant, l'infrastructure est aujourd'hui acquise et l'ouvrier albanais se démobilise un peu. Certes, il suit l'augmentation des normes de production, mais on doit le stimuler par

l'exemple de « camarades d'élite ». Le paysan sait que, à l'époque des récoltes, toute la population sera de nouveau mobilisée et que son travail consiste à bien soigner les terres en attendant. Il prend donc le temps de goûter l'ombre propice des panneaux militants. L'ouvrier apprécie, quant à lui, les pelouses qui entourent les usines. Il y a d'ailleurs tant de main-d'œuvre partout !

Du moment que les normes de production progressent, et tout le monde est conscient de cette nécessité, personne ne se plaint. Le travail n'est donc pas un problème angoissant pour l'Albanais qui profite, d'autre part, de nombreux loisirs.

Autour de son lieu de travail ou de son quartier, chacun trouve un stade, une maison de la Culture. Les villes s'animent quotidiennement après 15 heures, car les horaires continus libèrent alors une majeure partie de la population. Tous se retrouvent pour palabrer dans la rue au mépris des vélos et des rares véhicules à moteur (autobus et camions, plus quelques vraies voitures d'entreprises). Puis

c'est le café ; enfin le spectacle vers 18 heures.

Si l'industrialisation croissante peut modifier ce tableau, en particulier par la pratique du travail en équipes (2 x 8, 3 x 8), 2 catégories de personnes ne jouissent déjà pas des mêmes facilités : les femmes et les agriculteurs. En raison de leur non-prolétarianisation, les paysans ont un revenu parfois nettement inférieur à celui des ouvriers. Ils disposent néanmoins de services sociaux équivalents.

Pour la femme, il n'y a pas de contraception. Malgré les campagnes d'émancipation, la femme n'est encore reconnue que comme travailleuse. Elle peut diriger une usine mais on la voit rarement se promener en ville le soir.

Chaque Albanais a son rôle dans cette société dont la propagande intensive fixe les buts. Le nivellement des hiérarchies et la responsabilité collective permettent cette ambiance décontractée qui n'est qu'une apparence, car rien n'est laissé au hasard ou à l'improvisation.

Pierre FRUSTIER